

CEES NOOTEBOOM

J'avais bien mille vies  
et je n'en ai pris qu'une

textes choisis et présentés par Rüdiger Safranski  
traduits de l'allemand et du néerlandais  
par Philippe Noble

*ACTES SUD*



## AVANT-PROPOS

Même s'ils ne sont pas les seuls, poètes et écrivains prouvent mieux que quiconque qu'il y a place dans une vie pour plusieurs biographies. On fait certaines expériences et l'on invente ensuite des histoires qui s'y rapportent. Ce sont les poètes qui font de ce droit à la pluralité des vies un usage particulièrement intensif. "La migration des âmes, écrit Nootboom, n'a pas lieu après, mais pendant la vie."

Chez l'écrivain Nootboom, cette migration des âmes commence avec son premier roman, *Philippe et les autres* (1955). Il se fraie ici un chemin de rêve, plein de nostalgie et de mélancolie, vers une autre réalité – sur les traces du bon vieux romantisme. "Je rêve que je rêve", dit l'épigraphe empruntée à Paul Éluard. Le récit nous montre Philippe parcourant l'Europe en auto-stop et rencontrant des personnages étranges, dans sa quête d'une jeune fille aux traits asiatiques qu'il n'a jamais vue et qu'il ne connaît que par les histoires qu'on lui a racontées. À la fin il la trouvera, pour la reperdre. "Le paradis est juste à côté" : une adhésion encore insouciant à la magie poétique. L'ironie, qui appartient elle aussi au romantisme, apparaît plus tard chez Nootboom. Ce voyageur passionné a dû commencer par voir un peu mieux le vaste monde avant de parvenir à

relativiser le pouvoir d'enchantement de la poésie, sans pour autant y renoncer.

L'ironie résiste à la tension entre réalité et imagination. Elle ne cède ni à l'imagination ni à un réalisme désabusé, elle pratique son jeu relativisant avec ces deux visions du monde. Le voyage est très propre à nous apprendre l'ironie romantique, parce qu'il nous permet de vérifier par l'expérience que la réalité est parfois plus fantastique que n'importe quelle production de notre fantaisie.

Voyager, ce n'est pas seulement découvrir un nouvel environnement, c'est aussi découvrir un homme nouveau en soi-même. En voyageant, on devient un autre. C'est ce que voulait le jeune Nootboom. Grâce à son premier roman, il est devenu quelqu'un. Un écrivain. Il promène dans Amsterdam, de son propre aveu, un personnage de "dandy sans argent", en veste de velours, foulard multicolore et canne à la main. Cependant il ne tarde pas à reprendre la route, marchant en quelque sorte sur les traces du héros de son roman. Pour l'amour d'une jeune fille du Surinam il s'enrôle comme simple matelot, fait la traversée jusqu'aux Caraïbes, écrit des poèmes, des reportages, des nouvelles. Mais son premier livre, cette féerie poétique, pèse lourdement sur ses épaules. Comme s'il le contraignait à écrire, pour la simple raison qu'il a, un jour, commencé à le faire. Et c'est ainsi qu'en 1963, Nootboom écrit son deuxième roman pour se libérer du premier : *Le chevalier est mort*. Il a pour thème le dégoût de la littérature. Nootboom qualifie ce roman d'"adieu à la littérature". "Je pensais : tout a été dit, rien ne va plus", écrit-il. Ce qui n'allait plus, c'était l'écriture romanesque, et cette impossibilité a duré dix-sept ans. Mais durant cette période, il a publié des poèmes et des recueils de récits de voyages littéraires, un genre auquel il a conféré un nouvel éclat.

Grâce à cet adieu provisoire au roman, il est parvenu à créer la distance dont il avait besoin pour pouvoir revenir au genre avec une légèreté renouvelée, avec sagesse et, précisément, ironie. En 1980 paraissait *Rituels*. Entre ce roman et le trait de génie de ses débuts, il y a rupture, mais aussi continuité. Les deux récits nous parlent d'enchantement. *Philippe et les autres* nous enchante, *Rituels* nous montre par le biais d'une distanciation ironique comment d'autres se laissent enchanter. Le protagoniste nous entraîne à sa suite dans les méandres de la "scène" amstellodamoise des années 1970, nous fait observer les rituels dans lesquels les gens s'enferment pour donner sens et inspiration à leur vie. Le livre a certes perdu toute exaltation onirique et cependant le grand thème est, ici aussi, le pouvoir déterminant de l'imagination, de la fantaisie, sur notre vie. L'imagination peut nous séduire, mais c'est elle aussi qui nous aide à combattre la sclérose. "Pour moi, écrit Nootboom, la seule force qui nous permet d'endurer notre condition sur terre entre nos deux absences infinies, c'est le pouvoir de l'imagination."

Dans sa longue nouvelle *Le Chant de l'être et du paraître* (1981), Nootboom formule une question qui, plus ou moins explicitement, hante les pensées de tout écrivain sérieux : "Pourquoi ajouter à la réalité existante une réalité inventée?"

Si nous avons déjà assez de mal à nous orienter dans la vie réelle, pourquoi compliquer encore la situation en nous confrontant par-dessus le marché à des fictions? Mais, objecte Nootboom, est-il bien vrai que la réalité et la fiction puissent se distinguer aussi clairement? Il nous est impossible de faire l'expérience de la réalité sans aucune médiation. Il y a toujours des représentations qui se glissent entre elle et nous, les unes pénétrant en nous de l'extérieur, les autres produites par notre

imagination. Nous vivons dans un cocon d'images et la nature de celles-ci est d'une grande influence sur nous : si elles sont riches, notre réalité le sera aussi, si elles sont pauvres, nous vivrons dans un désert. Le rapport entre fiction et réalité est donc plus compliqué qu'on ne pense. Et s'il est difficile de distinguer l'une de l'autre, alors la création littéraire a une chance. Elle peut de nouveau s'imposer comme une chose à laquelle on ne saurait s'attaquer sans saper du même coup les fondements de ce qu'il est convenu d'appeler la réalité. Comment les personnes réelles pourraient-elles "se faire comprendre l'une à l'autre les problèmes de leur vie brève et éphémère si elles n'avaient à leur disposition les mots-clés que les personnages inventés leur ont fournis de tout temps sous la forme de leur nom" ?

Nous interprétons notre vie à l'aune du destin de personnages inventés, Œdipe, Antigone, Hamlet, Don Juan, Josef K., Faust, Werther, Stiller. De même, ce ne sont généralement pas les choses et les personnes réelles qui nous touchent, mais les opinions que nous en avons et les images que nous nous en formons. Mais de ce fait nous nous retrouvons déjà dans le monde des inventions, de la fiction. La politique aussi, nous le savons bien, est dominée par les inventions. Les sociétés vivent de mythes, de "grands récits", qui leur donnent un sentiment d'identité. Et dans quel monde vivent, en fin de compte, ceux qui restent assis du matin au soir devant l'écran de la télévision ? La littérature, cette vieille source d'invention, a reçu entre-temps une concurrente au pouvoir irrésistible.

L'essai de Nooteboom sur Cervantès (dans *Le Labyrinthe du pèlerin*, 1993, 2004) nous fait l'effet d'un reportage de l'époque héroïque de la création littéraire, lorsque celle-ci était encore la souveraine incontestée du royaume

de l'invention. Nootboom raconte avec humour comment, cherchant à suivre les traces de Cervantès, il est sans arrêt guidé vers celles de Don Quichotte, de Dulcinée et de Sancho Pança, comme si c'étaient eux, et non Cervantès, les personnages réels. Don Quichotte, dont on rencontre partout l'effigie, a relégué dans l'ombre son auteur, et l'on peut visiter encore aujourd'hui la maison de Dulcinée et son aménagement intérieur amoureuxment conservé. "Instant mémorable pour quelqu'un qui a fait de l'écriture sa vie. Pénétrer dans la maison authentique d'une personne qui n'a jamais existé, ce n'est pas une petite affaire."

L'histoire de Don Quichotte retrace le triomphe de l'imagination sur la réalité et soulève la question par laquelle Nootboom se laisse guider : "Jusqu'à quel point la réalité est-elle réelle?" Bien des choses sont moins réelles qu'il n'y paraît, et d'autres sont réelles, bien qu'elles ne soient qu'apparence. Les expériences de vie et de lecture tissent des liens réciproques. Quand on se sert de fictions comme Nootboom, on habite des lieux réels et imaginaires, on est contemporain du présent et l'on pressent l'avenir qui s'esquisse dans chaque instant présent. C'est ainsi que Nootboom est devenu ce promeneur curieux entre différents mondes, le monde passé et le présent, le monde donné et l'inventé. Voyageur toujours en alerte, il est sur le lieu de l'action lorsque la réalité prend une tournure surprenante, qui prend chacun de court : Budapest en 1956, Paris en 1968, Berlin en 1989. Il est un observateur exact, parce qu'il a le don de l'étonnement. C'est en poète qu'il l'a appris, en poète qui ne se satisfait pas de la normalité ni de la coutume, et qui ne se laisse pas non plus aveugler par les idéologies. Dans l'Histoire, il cherche les histoires. Il évite les abstractions, apprécie les idées, mais à condition qu'elles aient

un visage, un lieu. Il les apprécie tout particulièrement lorsque, comme dans le roman berlinois *Le Jour des morts* (2001), des conversations tenues dans les catacombes de bistrots devant quelques verres de vin et assiettes de saucisses les font s'éclorer, circuler, se multiplier, s'entremêler avant de s'éclipser. Parfois il se laisse aussi emporter par elles. Alors la pensée et l'imagination s'interpénètrent. C'est de cela que nous parlent ses romans, ces laboratoires poétiques d'expérimentation sur des idées vivifiantes. Mais cela se produit aussi dans ses poèmes. On s'aperçoit que, chez Nooteboom, les idées elles-mêmes proviennent de l'imagination et qu'aussi longtemps qu'elles ne renient pas leurs origines, elles restent vivantes. "C'est la plus vieille conversation sur terre. / La rhétorique de l'eau / explose sur le dogme de la pierre."

Ce que cette anthologie entend présenter, c'est le Nooteboom romantique avec ou sans ironie, le poète philosophe, le témoin de son temps à la conscience politique toujours en éveil, l'amoureux des lieux et du voyage, et l'écrivain qui non seulement invente, mais incarne dans sa vie le lien entre le voyage réel et le voyage imaginaire.

Sur les traces de Nooteboom, quoi qu'il en soit, on va forcément très loin.

RÜDIGER SAFRANSKI



## FULGURANCES

La migration des âmes n'a pas lieu après, mais pendant la vie.

*Autoportrait d'un autre*, xxv, 1994, p. 57.

Au fond, l'Histoire est un élément aussi étrange que l'espace ou le temps. C'est le milieu dans lequel nous vivons. Je ne sais même pas si elle constitue une partie du temps, bien qu'elle soit impensable sans les hommes, à la différence du temps.

“Ségovie, un peu d'histoire”,  
*Le Labyrinthe du pèlerin*, traduction  
Anne-Marie de Both-Diez, 1993, 2004, p. 148.

Les écrivains ne se trouvent pas dans leurs statues, mais dans leurs livres.

“Sur les traces de Don Quichotte”,  
*ibid.*, p. 131.

Les livres attendent quelque chose des hommes, et ils l'attendent toujours, même fermés.

“Livres”, *Lettres à Poséidon*, 2013, p. 50-51.

Il est des formes d'écriture qui n'ont pas été tracées en tant que telles. Ces lettres involontaires, on les trouve sur les plages, sur l'asphalte d'une ville, dans un morceau de tronc que l'on a scié, dans des pierres. Informations en langage secret, messages, codes. Signes, graffitis que nul n'a écrits.

“Mur”, *ibid.*, p. 55.

Vieillir, c'est une façon de mourir. [...] C'est qu'il y a eu une mythique première fois où l'on a vu Paris devant soi et que, vingt-cinq ans après, on n'est plus capable d'imaginer à quoi cette vision ressemblait. L'image en est effacée, elle a disparu pour de bon, recouverte par d'autres images sans cesse renouvelées, et sa disparition est aussi celle de l'homme qui avait vu cette image, moi en l'occurrence.

“Journées parisiennes” [1977]<sup>1</sup>,  
*Hôtel Nomade*, 2003, p. 244-245.

Le nombre des vies qui peuplent un corps vieilli est insoutenable.

*Autoportrait d'un autre*, VII, 1994, p. 21.

[...] d'accord, vous êtes mortels, mais le fait que ce cerveau minuscule puisse penser l'éternité, ou le passé, et que de la sorte, avec l'espace et le temps

1. Les dates figurant entre crochets sont les dates de rédaction, souvent indiquées par l'auteur, ou de première publication dans un périodique. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

limités qui vous sont donnés, vous puissiez occuper une telle immensité d'espace et de temps, c'est cela le mystère.

*Le Jour des morts*, 2001, p. 57.

Les hommes ont créé Dieu à leur image, chacun en fait la découverte tôt ou tard, sauf ceux qui ne découvrent jamais rien.

*Rituels*, 1985, p. 62.

Si tu me demandais ce qui me pèse le plus, je répondrais : l'abandon de la mesure. Nous ne savons nous passer de rien. La vie nous est trop vide, trop ouverte, nous avons inventé toutes sortes de repères pour nous y raccrocher, des noms, des époques, des graduations, des anecdotes.

*L'Histoire suivante*, 1991, p. 85.

Lorsqu'il est seul, la foule lui devient une énigme, parmi les autres il ne se reconnaît plus. Qui sont-ils ? Connaît-il son masque ?

*Autoportrait d'un autre*, II, 1994, p. 10.

Nous ne pourrons jamais nous représenter autant d'avenir que nous avons de passé.

*Le Jour des morts*, 2001, p. 92.

Le temps guérit toutes les plaies et la mémoire les rouvre. Mais le temps n'existe pas, sinon pour

disparaître, et la mémoire cale son pied dans l'entrebâillement de la porte.

“Journées parisiennes” [1977],  
*Hôtel Nomade*, 2003, p. 248.

L'oubli est le frère absent de la mémoire, un faux couple qui règne avec le plus grand arbitraire sur ce que l'on croit posséder. Le souvenir est en fin de compte ce que l'on a collecté et engrangé soi-même et dès lors qu'on le perd, c'est comme si on se faisait voler.

“Quilotoa”, *Lettres à Poséidon*, 2013, p. 138.

Rien n'est plus mince que le souvenir de la volupté : dès que celle-ci n'existe plus qu'en pensée, elle se change en son contraire, l'absence de volupté, et devient donc impensable.

*L'Histoire suivante*, 1991, p. 71.

Le temps n'est évidemment qu'une interprétation. Il y en a beaucoup, c'est nous qui n'en avons pas beaucoup. L'interprétation commence avec le degré de préoccupation que cela nous inspire.

“Traversées d'antan II”  
[janvier 1979], inédit en français.

Ce qu'il y a de curieux dans le non-sens de l'Histoire, c'est qu'on lui trouve toujours une explication.”

“Sabah, Kinabalu, Kota Belud” [1981],  
*Du printemps, la rosée*, traduction Anne-Marie  
de Both-Diez, 1995, p. 241.

Une des choses que nous ne parvenons pas à comprendre, c'est que vous soyez si mal adaptés à votre existence, sans réfléchir à cette situation. Et que vous ayez si peu conscience des possibilités infinies dont vous disposez.

*Le Jour des morts*, 2001, p. 57.

Le souvenir est comme un chien qui se couche où il lui plaît.

*Rituels*, 1985, p. 11.

Mais était-ce bien vrai qu'il ne s'était jamais senti vraiment à sa place dans le présent? Ce serait du romantisme, et aussi un peu puéril. C'était plutôt qu'il ne se sentait pas à sa place parmi les gens qui ne pouvaient se sentir à leur place que dans le présent, et en attendaient tout. Si au même moment, et c'était peut-être un peu paradoxal, on ne pouvait pas se détacher de ce présent, il n'avait aucune saveur.

“Des temps immémoriaux”  
[mars 1989], inédit en français.

De toutes les formes de l'amour, celle qui advient entre deux inconnus est la plus énigmatique, et la plus convaincante.

*Autoportrait d'un autre*, XIII,  
1994, p. 33.

Dès lors qu'un homme s'est métamorphosé en amoureux, il ingurgitera tout, des assiettées de char-dons, des fûts pleins de vinaigre.

*L'Histoire suivante*, 1991, p. 73-74.

Le rêve que fait l'homme vivant dans le désert est un rêve d'oasis, de protection, de fleurs, de couleurs, de jouissance, d'eau bruissante. Et c'est ainsi – après la pierre on comprend la rose, après la rose on supporte la pierre.

“Un soir à Ispahan” [mai-juin 1975],  
*Du printemps, la rosée*, traduction Anne-Marie  
de Both-Diez, 1995, p. 21.

“Alors, penser, c'est contre nature ?

— Je ne dis pas cela. Mais dès l'instant que tu peux penser la nature, tu te places en dehors d'elle. La nature ne peut pas se penser elle-même. Nous, si.

— Mais est-ce qu'on ne peut pas dire aussi que la nature se pense à travers moi ?”

*Le Jour des morts*, 2001, p. 96.

Les hommes sont des bouteilles vides, on peut y verser tout ce qu'on veut. La même charpente, le même foie, la même installation de pompage – des automobiles douées d'une opinion. Pourquoi, au fond, les autos et les frigidaires n'ont-ils pas le droit de vote ? Ou bien, si d'aucuns jugent cette pensée sacrilège, pourquoi les hommes sont-ils chasseurs de têtes, catholiques, adorateurs du feu, staliniens convaincus ou danseurs étoiles ? Est-ce pour épuiser

toutes les possibilités de l'ordinateur humain, pour éprouver l'élasticité des séries, ou bien y a-t-il tout de même un système dans cette folie ?

“Journées parisiennes III”  
[janvier 1978], inédit en français.

Vivre, quelqu'un peut-il me dire à quoi ça sert ? Il y a longtemps que je ne sais plus ce que sont les êtres humains, mais il faut dire que le dernier millénaire a constitué pour l'espèce un immense strip-tease. Viollemment rejetés hors du système solaire, la terre exilée dans une lointaine banlieue de la voie lactée, une expansion si indécente des fonctions cérébrales que nous savons aujourd'hui tout ce que nous ne savons pas, la mort de Dieu et de ses hommes de main et nous autres, laquais aux noms effaçables, au service de particules invisibles, occupés à dilapider ou à anéantir notre patrimoine tout en nous regardant dans le miroir. On dirait un pur produit de la section boursofflure, et c'est pourquoi je suis preneur de toute autre théorie plus souriante. Mais quoi qu'il en soit, je m'en accommode. Provisoirement du moins.

“Heinz”,  
*La nuit viennent les renards*, 2011, p. 59.

Nous sommes les plus grands héros de l'Histoire, on devrait tous nous décorer à notre mort. Aucune génération avant nous n'a été obligée de savoir, de voir, d'entendre autant de choses, de la douleur sans catharsis, de la merde qu'on traîne avec soi en entrant dans un nouveau jour.

*Le Jour des morts*, 2001, p. 208.